

Mieux voir ?

Pour savoir ce qui change autour de lui, l'être humain fait usage de ses sens. Celui de la vue est une source d'information remarquable. Il permet de se rendre compte de ce qui se passe en considérant des distances très variables. En se portant au loin, le regard balaie un large espace, y repère les sujets qui l'intéressent, anticipe les mouvements. La possibilité d'accommoder la vision facilite l'attention aux changements de l'environnement, elle donne accès à la fois aux panoramas et aux détails, à des ensembles et aux parties qui les composent. Il suffit de déplacer les yeux, la tête ou le corps pour découvrir d'autres points de vue, ouvrir de nouvelles perspectives.

Les prodigieuses potentialités du voir en font un instrument privilégié du savoir et même du concevoir. Voir et avoir vu sont étymologiquement à l'origine du mot idée, qui désigne avant tout un aspect, une forme visible. « Tu vois ? » reste d'ailleurs souvent à peu près équivalent à : « tu comprends ? ». La perception engage en effet l'esprit, elle sollicite le souvenir, le rapprochement avec ce qui a été déjà vu, pour saisir les différences avec

ce qui est actuellement vu. Elle appelle aussi l'avenir, incitant à prévoir. Le voir humain ne se borne pas à ce qui est effectivement vu, il est augmenté par la capacité de se représenter ce qui pourrait advenir. La pensée s'affirme comme un regard acéré, exercé à discerner et à mettre en lumière ce qui demeure ordinairement flou ou inaperçu. Son ambition consistant à dévoiler ce qui était invisible ou caché, elle tend à se prolonger en visions et en visées. Lorsqu'elle s'avère tellement pertinente et puissante qu'elle parvient à annoncer le cours de l'histoire, voire à le transformer, n'est-elle pas qualifiée de visionnaire ? Le voir, qui implique des facultés aussi essentielles que la mémoire et l'imagination, apparaît aussi comme un ressort de l'intention et de la création.

La relation entre voir et savoir est étroite mais elle n'est ni univoque ni assurée. Au début d'un de ces livres, Edgar Morin raconte qu'il a assisté à un accident entre un automobiliste et un motocycliste et a « vu » le second renversé par le premier, avant de se rendre compte que son empathie pour le faible et la victime avait déformé sa perception. Il vérifie ainsi

sur lui-même « la composante hallucinatoire de la perception » (Morin, 1981 : 17). Celle-ci ne se limite pas à enregistrer des données, elle véhicule des jugements et des valeurs qui l'orientent et l'aiguisent, mais parfois la fourvoient. Même de bonne foi, les témoignages oculaires restent fragiles, il convient donc de les vérifier et de les recouper. Puisque le voir risque d'induire en erreur, il convient de se déprendre de la confiance que l'on a tendance à lui accorder, du moins si on cherche à accéder à un véritable savoir. Un leitmotiv de l'histoire de la pensée et de la réflexion épistémologique consiste à dénoncer ce qui apparaît à première vue, qui se trouve accusé de charrier nombre d'approximations et de projections se transmettant, se répétant et se cristallisant sous la forme d'opinions et de prénotions qu'il conviendrait de mettre en question pour élaborer un savoir rigoureux. Cet impératif de la critique des évidences coexiste avec l'exigence de justifier les actions entreprises par des preuves, appréhendées comme autant d'évidences dans les approches en termes *d'evidence based medicine* ou *d'evidence based policy*. Pris dans

de telles injonctions paradoxales, le voir peut aussi bien donner lieu au savoir qu'en éloigner.

Le voir s'avérant à la fois essentiel et dangereux, le savoir s'en défie tout en faisant très largement appel à lui. Cette divergence est encore accrue par les querelles récurrentes au sujet des images, de l'imaginaire et de l'imagination. La liberté avec laquelle l'esprit humain peut se forger des représentations et se donner à voir ce qui n'existe pas comme tel est tantôt ravalée comme illusion pernicieuse, tantôt exaltée comme puissance créatrice. L'image, lorsqu'elle est réduite à un « objet fantôme » (Sartre), passe pour d'autant plus trompeuse qu'elle est séduisante et que l'attrait qu'elle exerce risque d'entraîner l'esprit à s'en satisfaire et à se dispenser de l'effort à accomplir en direction du savoir. En même temps, elle est invoquée comme une ressource de la pensée puisque, à la différence du concept, elle n'est pas bridée par le principe de non-contradiction, ce qui la rend appropriée pour saisir une réalité sociale mouvante et complexe, caractérisée par la coexistence de tendances opposées, voire incompatibles (Elias, 1981). De même, l'imagination a été dénoncée comme une « ennemie de la raison » (Pascal) ou comme « la folle du logis » (Malbranche) alors que d'autres auteurs mettent en relief sa fécondité heuristique et même ses apports à la santé mentale (Bachelard, 1943). La faculté de représentation suscite alternativement la crainte et l'engouement, l'ambivalence qui en résulte affectant nombre de pratiques culturelles et de comportements (Goody, 2003).

Ces tergiversations n'empêchent pas les images d'imprégner le monde contemporain. Dans les sociétés comme dans les savoirs académiques et profanes, elles ont pris une importance remarquable. À la faveur des technologies et des activités qui les créent, les reproduisent et les diffusent avec une plasticité, une variété et une rapidité accrues, les images sont devenues omniprésentes, elles se répandent quasi instantanément et induisent de multiples effets. Elles suscitent des réactions contrastées : identification, fascination, indifférence, banalisa-

tion, méfiance, suspicion, rejet. Multiples, elles se croisent, s'appellent, se répondent, se succèdent, se remplacent. Elles entrent en résonance ou en conflit. Cette situation soulève beaucoup de questions. Comment les images sont-elles produites, sélectionnées, transformées, détournées ? Comment sont-elles reçues, comprises, échangées ? Comment sont-elles utilisées, imitées, recyclées ? Quelles sont leurs significations et leurs connotations ? Ont-elles tendance à se diversifier ou à s'autonomiser ? À quels savoirs donnent-elles accès ? Des pré-occupations anciennes resurgissent autrement, par exemple celle de la persistance des réactions iconoclastes et iconodoules.

Les références disponibles pour approfondir de telles questions se sont beaucoup développées. Depuis les tentatives de l'école de Chicago pour élaborer une sociologie visuelle et les films réalisés par des anthropologues pour présenter des usages et des comportements exotiques ou en voie de disparition, les procédés et les démarches se sont diversifiés. Le projet de mieux prendre en compte la dimension visuelle est ainsi à l'œuvre dans les approches sémiologiques et sémiotiques qui se sont affirmées en France dans les années 1960 et 1970. À la même époque, Foucault élabore ses paradigmes à partir d'un tableau de Vélasquez ou d'un schéma de Bentham (Foucault, 1966, 1974). Ce dernier le conduit à élaborer une interprétation générale sur les relations entre voir, savoir et pouvoir, qui a continué à se diffuser dans plusieurs aires culturelles largement après sa mort (Hintermeyer, 2015). L'attention accordée au visible et au regard est devenue tellement prégnante à la fin du xx^e siècle qu'elle a donné l'impression d'un tournant qui a été qualifié de *visual*, *pictorial* ou *imagistic* dans le monde anglo-saxon (Boidy, 2014), le monde germanophone l'appelant plutôt, à la suite de Boehm, « tournant iconique » (Boehm, 1994). Ces expressions ont été utilisées pour marquer la différence avec le *linguistic turn* par lequel avait été désigné l'ascendant épistémologique que la linguistique avait exercé sur les sciences humaines

et sociales à l'époque marquée par le rayonnement du structuralisme.

S'étant affranchis de cette tutelle linguistique, les études visuelles ont aussi largement débordé le domaine de l'histoire de l'art et de l'esthétique, où elles se trouvaient traditionnellement cantonnées, pour s'implanter durablement dans divers secteurs de la recherche, notamment en histoire culturelle (Ginzburg, 2013) ou en sociologie des sciences (Latour, 2009). Cette dissémination de la culture visuelle se retrouve aussi, par exemple, dans les théories sociales de la visibilité et de l'invisibilité (Brighenti, 2010) ; dans les usages de la critique visuelle en histoire des idées ; dans l'ambition d'élaborer une iconographie politique (Mitchell, 2011) ; dans la manière d'envisager l'anthropologie des images comme jalon pour une nouvelle sociologie visuelle (Belting, 2004). L'évolution de ces approches se signale par des rapprochements inédits, la mise au point de méthodes nouvelles ou d'interprétations originales. La présente livraison de la *Revue des sciences sociales* s'inscrit dans cette dynamique en tentant de faire le point sur la manière dont celle-ci contribue à la reconfiguration de la réflexion sur les rapports entre voir et savoir.

Une première étape vise à *Savoir voir*. L'observation est une méthode majeure des sciences sociales qui requiert de former le regard, afin qu'il devienne à même de discerner ce qui n'apparaît pas spontanément. Cette éducation visuelle peut recourir à divers procédés qui s'acquièrent peu à peu, s'affinent à l'usage et suscitent des expériences intéressantes à prendre en compte. Ainsi émergent des difficultés et des perspectives qu'il importe de préciser. Parmi les documents susceptibles de renseigner sur le monde social d'où ils sont issus, une part croissante est d'ordre visuel. Les manières d'en tirer partie, de les confronter et de les analyser requièrent une réflexion spécifique. La culture visuelle en vient alors à apparaître à la fois comme un instrument de recherche et un objet d'étude, voire comme un mode d'exposition des résultats de la recherche.

La seconde étape revient sur le rapport aux images et aux imaginaires.

Elle prolonge un numéro que la *Revue des sciences sociales* avait consacré à cette question en 2005. Le retour vers des auteurs devenus classiques en raison des avancées qu'ils ont fait faire dans la compréhension de la place des images (Simmel, Benjamin, Bachelard, Durand) est complété par des contributions sur l'utilisation des images dans des contextes où leur développement est particulièrement significatif. L'imagerie médicale destinée à révéler des aspects invisibles du corps, les idiographies commémoratives censées faciliter le processus de deuil sur YouTube, la consommation d'images pornographiques et les réactions qu'elle suscite indiquent le crédit accordé aux images ainsi que les croyances qu'elles véhiculent dans des sociétés caractérisées par la prolifération de certains types d'images.

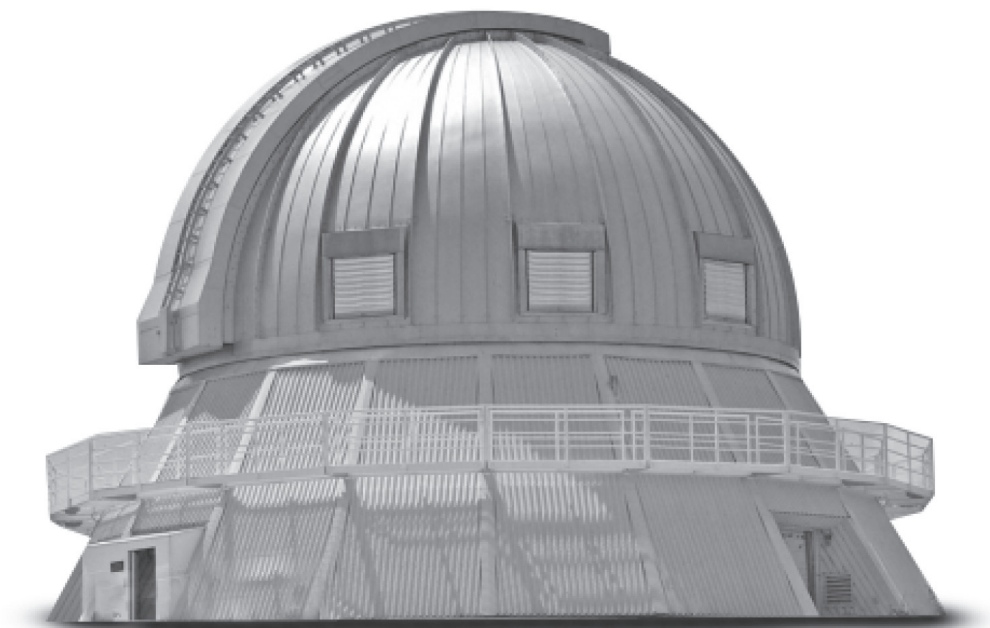
La troisième partie approfondit la question de la fabrique du visuel à partir de plusieurs points de vue : celui de la mise en scène où les procédés

d'éclairage interfèrent avec les mouvements, pour une part aléatoires, de l'œil du spectateur ; celui de l'illustration des ruines mayas, qui révèle les discordances du regard à partir de l'accueil contrasté fait à des dessins rejetés lors de leur production et agrégés un siècle après ; celui des films d'un cinéaste qui, lorsqu'ils sont rapprochés les uns des autres, conduisent à mettre l'accent sur la rémanence de caractéristiques formelles et sur un parti pris esthétique liée à une expérience biographique. Ces exemples montrent que le visuel résulte d'une fabrication dont les effets ne se comprennent qu'en tenant compte des conditions de sa réception.

La quatrième partie illustre la fécondité des analyses visuelles contemporaines. En examinant attentivement les perceptions du cheval, du canoë et du vin, les auteurs relèvent les évolutions, déplacements et associations qu'elles induisent. Ils montrent qu'elles condensent des significations suscep-

tibles de rassembler les représentations autour de valeurs partagées. Sur de tels consensus repose la pertinence de références communicables qui inspirent un ensemble plus ou moins cohérent d'affects, d'espoirs et d'activités liés à des promotions visuelles attrayantes.

Les contributions réunies dans le présent volume témoignent de la diversité des problèmes que posent nos façons de voir. Celles-ci se déploient à partir des capacités de nos sens, celui de la vue se caractérisant par la possibilité de changer de focale et la variété de ses usages. Bien sûr, il est animé par le désir de découvrir ce qui lui a été caché, de ça voir, et pour cela d'« avoir les yeux en face des trous » (Collin, 1982). Plus généralement, il est orienté par une aspiration au savoir qui peut prendre de nombreuses directions. Les tentatives pour organiser, optimiser et discipliner les rapports entre voir et savoir ont donné lieu à l'utilisation de supports pédagogiques révélateurs des croyances et des idéaux des



époques qui les ont produits (Renonciat, 2012). Mais l'effort pour mieux voir ne se limite pas au cadre scolaire et à l'éducation des enfants, il concerne aussi ceux qui, à tous les âges de la vie, sont attentifs au contexte dans lequel ils vivent. Il est ainsi devenu un enjeu important pour les activités qui entendent développer une connaissance rigoureuse des milieux sociaux.

Voir et Savoir actualisent deux exigences anthropologiques fondamentales. Chacune d'entre elles, en se déclinant en de multiples approches, renvoie nécessairement à l'autre. Le parcours proposé ici se déploie à partir de l'idée que ces ajustements entre voir et savoir sont instables. Il vise à les préciser en s'intéressant tout particulièrement aux reconfigurations actuellement en cours.

Bibliographie

- Bachelard G. (1943), *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti.
- Belting H. (2004), *Pour une anthropologie des images*, trad. J. Torrent, Paris, Gallimard.
- Belting H. (2005), « Puissance et impuissance de l'image. La querelle des images à l'époque de la Réforme », *Revue des Sciences Sociales* 34, p. 68-75.
- Boehm G. (1994), *Was ist ein Bild?*, München, W. Finck.
- Boidy M. (2014), *Une iconologie politique du voilement. Sociologie et culture visuelles du black bloc*, Thèse dirigée par P. Hintermeyer et E. Ferrarese, Université de Strasbourg.
- Brighenti, A. (2010), *Visibility in Social Theory and Social Research*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.
- Collin F. (1982), « Voir et ça-voir », *Les Cahiers du GRIF*, vol. 25, p. 113-119.
- Elias N. (1981), *Qu'est-ce que la sociologie*, tr. fr., Paris, Pandore.
- Foucault M. (1966), *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- Foucault M. (1974), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- Ginzburg C. (2013), *Peur, révérence, terreur. Quatre essais d'iconographie politique*, trad. M. Rueff, Dijon, Les Presses du réel.
- Goody J. (2003), *La peur des représentations. L'ambivalence à l'égard des images, du théâtre, de la fiction, des reliques et de la sexualité*, Paris, La découverte.
- Hintermeyer P. (dir.), (2015), *Foucault post mortem en Europe*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg.
- Jencks C. (dir.), (1995), *Visual Culture*, Londres, Routledge.
- Latour B. (2009), *Sur le culte des dieux faitiches. Suivi de Iconoclash*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond / La Découverte.
- Mirzoeff N. (2011), *The Right to Look: A Counterhistory of Visuality*, Durham, Duke University Press.
- Mitchell W. J. T. (2009), *Iconologie. Image, texte, idéologie*, trad. M. Boydy et S. Roth, Paris, Les Prairies ordinaires.
- Morin E. (1981), *Pour sortir du vingtième siècle*, Paris, Fernand Nathan.
- Renonciat A. (dir.), (2012), *Voir / Savoir. La pédagogie de l'image au temps de l'imprimé, du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, CNDP, « Patrimoine références ».
- Revue des sciences sociales*, 2005, n° 34, « Le rapport à l'image ».